

Quatre récits de cure : essai de cadrage du discours thérapeutique dans des thérapies d'enfants

micheline gérin-lajoie

Par le récit de quatre cures d'enfants récentes, l'auteure met en perspective les formes que prennent leurs discours au fil des rencontres. L'utilisation thérapeutique du jeu repose sur une malléabilité et une implication particulière de la part de la thérapeute. Les échanges se déploient en résonance à la trame transférentielle et s'articulent, plus souvent qu'autrement, dans un langage autre que l'interprétation verbale. L'auteure propose à la réflexion l'issue de certains cas particulièrement difficiles où la tâche de disponibilité psychique est plus susceptible d'être mise en échec. Dans ces cas, sur le coup, dans le jeu de l'action, les enjeux transféro-contre-transférentiels se dérobent à l'entendement. Elle suggère que la perspective que permet l'après-coup pourrait contribuer au dénouement des impasses en en éclairant et démystifiant les enjeux cliniques.

Plus de terre, moins de ciel. Vous coupez le monde en morceaux. Vous avez l'habitude de dessiner les sujets à moins d'un mètre. Le monde est vaste et les rapports entre les choses sont plus compliqués. Le cadre ordonne la vision qu'on a du paysage. En divisant la toile de la même manière on obtient des rapports exacts. Vous voyez quelle quantité de choses lointaines sont contenues dans les carrés du haut par rapport aux objets proches.

Extrait du film *Artémisia*, (Merlet, 1997)

Ce court dialogue d'*Artémisia* décrit bien ce qu'est le cadre pour celui qui s'apprête à dire ce qu'il voit. Dans le film, il s'agit de la leçon inaugurale du peintre à sa jeune élève pour qui il a fait installer, au bord de la mer, un cadre plus grand qu'elle, quadrillé en parts égales. Au moyen de ce dispositif, il instruit son élève à propos de l'importance de poser chaque élément du tableau en perspective avec les autres éléments. D'abord s'approcher, se placer au plus près, puis prendre du recul, et enfin s'approcher à nouveau avant de donner forme au paysage. Ici, je m'approcherai, une fois encore, au plus près des événements pour les dépeindre et en analyser, après coup, les enjeux thérapeutiques qui les ont jalonnés.

À l'aide d'extraits de quatre récits de cure, je tenterai de faire ressortir comment chaque enfant utilise le dispositif mis à sa disposition. Puis, dans une réflexion après coup, je mettrai en lumière comment chacun tisse la trame transférentielle pour y déposer les enjeux qui lui sont propres. Des enjeux cliniques propres à chacune des situations se dégageront, en conclusion, une réflexion sur les limites

auxquelles nous assujettit l'inconscient dans certaines situations thérapeutiques particulièrement difficiles.

Chaque récit s'échelonne dans le temps, et s'élabore à partir du matériel concret. J'ai choisi parmi les scènes de ces thérapies celles qui illustrent le mieux le contenu des rencontres, et aussi celles qui m'ont le plus touchée ou questionnée. J'ai décrit brièvement comment chaque enfant utilise l'un des multiples espaces de travail qui sont mis à sa disposition comme autant de représentants des lieux psychiques où la relation thérapeutique se déroulera. Les espaces concrets où se joue la rencontre font partie intégrante du cadre thérapeutique. Demeure toutefois comme espace privilégié, l'espace psychique personnel du thérapeute, celui qu'il ouvre comme lieu principal de la rencontre.

Voici maintenant le récit des cures d'Anne et Benoît qui ont tous les deux huit ans, et de Christian et Danièle qui en ont dix¹. Chaque récit commence par une courte description de la scène qui se monte dans la salle d'attente. Cette scène se déploie dans l'intention que la thérapeute la voie juste avant que ne s'engage la rencontre proprement dite. Elle s'est construite à partir de la présence fantasmée de la thérapeute. Elle imprime un ton particulier aux instants qui suivront. Elle constitue un langage, un échange préliminaire.

Anne

Le récit

Anne est amenée en consultation par ses parents inquiets de son mutisme irréductible hors de la maison. Ses résultats scolaires sont excellents, mais ses relations avec les autres enfants sont dramatiques. Elle exprime le désir de mourir de façon de plus en plus fréquente les jours où elle est assaillie de façon particulièrement cruelle par les enfants de l'école qui la tourmentent pour la faire parler : on la cerne dans un coin, on la harcèle de questions, on la chatouille pour la forcer à dire quelque chose.

Lorsque j'arrive dans la salle d'attente pour y rejoindre Anne, j'ai le sentiment de faire irruption dans une scène très intime. Mince, filiforme, Anne pend, pliée en deux sur un des genoux de son père, telle une poupée de chiffon. Je suis saisie, interloquée par la ressemblance à la *Pietà* : corps abandonné, sans tonus, étendu dans un silence infranchissable sur les genoux de son géniteur. Anne s'extirpe, sans vie, du point de contact avec son père et me suit en silence jusqu'au lieu où nous allons tenter de travailler.

Là, avec moi, Anne dessine. Elle dessine avec constance, avec application, avec abondance : dessins de fées, de poissons colorés, dessins de glissades au bord de la mer, dessins de fêtes d'enfants. Un enfant qui dessine, pour une thérapeute d'enfant, c'est encourageant : nous pourrions utiliser ce mode d'expression pour travailler ensemble.

« Veux-tu me raconter ton dessin? » Anne nommera alors l'élément principal du dessin, sans plus : « C'est une fille. » « C'est une plage » ou autre chose... « Est-ce qu'elle fait quelque chose, cette fille? » « Qui est sur la plage? » Parfois une réponse à peine audible vient, monosyllabique, et surtout sans affect, sans orientation du discours vers moi. Anne tient les yeux rivés sur son dessin, elle ne bronche pas.

Pour demeurer en contact, je ponctue de commentaires d'accompagnement l'action même de dessiner : « Tu t'appliques vraiment. » « Tu y mets tout le temps nécessaire. » J'utilise aussi le mode interrogatif dans l'espoir de susciter une ébauche de réaction : « Est-ce que ces enfants (ou tout autre élément du dessin) font quelque chose? » « Est-ce qu'ils se connaissent? » Parfois, je m'aventure dans des régions plus délicates : « Crois-tu qu'ils sont heureux ou malheureux? » « S'ils se parlaient, qu'est-ce qu'ils se diraient? » « Est-ce que tu te verrais, toi, être un poisson dans la mer, sous l'eau, comme ceux-ci? » « Aurais-tu peur? » « Où irais-tu dans ce bateau que tu dessines? » « Est-ce qu'un arc-en-ciel, ça veut dire quelque chose pour toi? »

Construire la confiance, la collaboration, peut-être même, avec un peu de doigté ou de chance, créer une complicité ou un espace de jeu... Un espace où j'existerais avec elle. N'est-ce pas un minimum nécessaire à un engagement thérapeutique? Et je craignais tellement de faire intrusion, de la violenter comme les enfants de l'école! Une situation comme celle-ci peut provoquer le désarroi chez la thérapeute tout comme elle l'a fait chez les enfants de l'école. Je l'ai éprouvé après avoir pris conscience que j'avais utilisé des subterfuges pour rompre le silence, pour vaincre ce silence et obtenir à tout prix une autre réaction de la part d'Anne.

Ainsi, un jour, je lui proposai de faire le dessin de sa vie, de sorte qu'on puisse voir ensemble ce que fut sa vie jusqu'à maintenant. J'expliquai comment certains enfants font une spirale à partir de leur naissance jusqu'à aujourd'hui; comment d'autres font une ligne verticale, d'autres une horizontale, d'autres un cercle, etc., le tout ponctué des anniversaires successifs; ils peuvent ensuite raconter ce qui s'est passé depuis qu'ils étaient tout petits. Elle s'exécuta et raconta : « un an, deux ans, trois ans... » etc., comme quelqu'un qui récite ses tables d'addition.

Réflexions cliniques : les enjeux de la relation thérapeutique

Qu'y avait-il à comprendre à ce mutisme invincible? J'étais en panne d'espoir. J'ai relu le beau texte de Anne-Marie Duhau, « Parler pour ne rien dire. »

...quand je reçois Monsieur X, j'ignore évidemment qu'il s'agit de quelqu'un qui n'est pas là, ou si je reprends la comparaison de Winnicott, d'un enfant qui ne parle pas, qui n'est pas en contact et ne sait ni rester seul avec l'autre, ni jouer... (Duhau, 1992)

Dire, (pour l'analyste) c'était faire violence, faire intrusion, mais le risque était grand d'imposer un autre langage, le mien, qui n'aurait pas été davantage le sien... (Duhau, 1992)

Peu à peu les dessins d'Anne ont pris un sens, mais un sens qui me coupait d'elle : ses dessins étaient des « dessins-passe-temps ». Anne dessinait comme d'autres parlent pour ne rien dire. Elle dessinait pour se taire comme d'autres parlent pour se taire. À la récréation, pendant que les autres jouaient, Anne dessinait. Elle faisait de très beaux dessins, comme une automate, tout en demeurant une poupée de chiffon, hors contact. Malgré mes interprétations en ce sens, rien n'y fit. Je me désespérais de ne pouvoir entendre autre chose dans son silence.

L'analyse ne commence que lorsque la nourrice laisse l'enfant avec l'analyste, qu'il devient capable de rester seul avec lui et qu'il s'est mis à jouer. (Winnicott, 1975)

Lorsque Anne était avec moi, j'avais l'impression qu'elle ne quittait pas un instant la salle d'attente où son père l'attendait. Elle l'interposait entre elle et moi, entre elle-même et elle-même. Non qu'elle l'amenât dans la salle avec nous, au contraire, mais elle demeurait elle-même hors de la salle avec lui. Elle était piégée : de sa présence à elle dépendait sa vie à lui, dépendait *leur vie* non dissociée. Comment pouvais-je aider cette enfant à se dégager d'une emprise aussi tragique? Cet homme avait porté son enfant dans ses bras vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant les mois qui avaient suivi sa naissance. C'était sa naissance à lui. Mais comment dire ce non-parlé du lien symbiotique entre elle et son père?

L'espace transitionnel nécessaire à notre rencontre se situait hors du lieu de notre rencontre. Avec moi, Anne ne jouait pas. Sa voix, ses yeux, son visage, même son corps étaient toujours sérieux. Sans relâche, elle pointait la *Piéta*. Mes interventions, ma parole pour mettre en perspective la Piéta se perdaient sans écho dans le silence ou, du moins était-ce ainsi que je le traduisais dans l'impasse où je me trouvais, dans la surdité du non-désir. Mon désir ne savait plus où porter de la voix : je le vois bien en après coup, comme celui d'Anne elle-même.

L'absence de mots m'amena, bien inconsciemment, à passer à l'action : vu la difficulté dans la communication, je proposai un changement radical du dispositif. Il s'agissait d'orienter le père vers une thérapie personnelle et référer Anne chez un collègue désireux de travailler avec cette enfant mutique. Sur le coup, chacun sembla satisfait de ce dénouement, bien que j'aie gardé un profond sentiment de trahir Anne en initiant cette séparation. C'est peut-être ce sentiment qui me mena à élaborer le mieux possible, dans l'après-coup, et à mettre en perspective dans ce récit les enjeux de ces relations si difficiles où les pièges de l'identification projective s'insinuaient de toutes parts. Ainsi, en tentant de dénouer les fils de cette impasse, ai-je élaboré les quelques hypothèses et questionnements concernant la relation avec Anne dont je ferai maintenant état.

Faisant la sourde oreille au désir qu'Anne pouvait cacher par son silence, je n'entendais que l'absence qui prenait toute la place. Est-ce l'épouvante d'Anne de trahir son père, en s'appropriant son propre désir à elle, qui m'induisit à ne rien y voir de ce désir, à n'y voir que du rien, et finalement à réduire à rien mon propre désir? Ne serait-ce pas pour contrer plutôt que pour contenir l'insupportable, que j'ai fait le même mouvement qu'Anne en me tournant vers le père?

Par son silence, Anne pointait son père comme lieu de son manque à être. Les mots que j'avais utilisés pour signifier le piège ne paraissaient éveiller aucune résonance chez elle, du moins, je ne semblais pas l'entendre. Est-ce ainsi que je me laissai envahir par l'évanescence du désir, par la fuite du désir hors de la relation, hors du cadre?

N'ayant plus de mots qui tiennent, qui portent, j'ai, à mon tour, porté mon désir ailleurs, de la même façon que cette enfant « limite » le faisait, en disposant des désirs, en les inscrivant hors du cadre. Combien étonnante, cette force des défenses mises en œuvre, autant chez l'enfant que chez la thérapeute pour préserver le psychisme de l'insoutenable

Benoît

Le récit

Dans la salle d'attente, Benoît, huit ans, parcourait des livres sur la vie des animaux. Souvent il utilisera ces vies d'animaux en guise d'introduction à nos rencontres.

Au premier rendez-vous de notre deuxième tranche de thérapie, Benoît dit, figé : « J'ai honte! » - « Honte? » - « Bien oui, de revenir! » Et sans attendre, il s'empara des deux boules de pâte à modeler posées sur la table et reprit, en quelque sorte, là où nous nous étions laissés. Des deux boules de pâte à modeler de couleurs différentes, Benoît n'en fit qu'une seule, tant il les pétrit ensemble, tant il les tritura, les coupa, les battit, les étira, les morcela et les rassembla; il en tira des formes qu'il transforma aussitôt, sans cesse et sans relâche. Il m'amena ainsi, par les formes qui surgissaient et les histoires qui les accompagnaient, dans des galaxies qui fourmillaient de planètes inconnues et où des êtres imaginaires n'avaient de cesse de se faire la guerre, de se pourchasser, d'entrer en collision. Les cerveaux étaient animés par des puces électroniques, et ils se multipliaient à l'infini. Clones et humains se lançaient défi sur défi, missions perdues d'avance pour les humains. Le manque d'intelligence malgré toutes les implantations de cerveaux nouveaux constituait la pire des calamités, la pire des indignités, celle dont on lui serinait qu'il ferait mieux de s'en prémunir.

Dans une veine semblable, il passe à la fabrication de chats Garfield² de plus en plus gros, de plus en plus puissants, de plus en plus bêtes. L'apparition d'un « Garfieldstein » (en référence à Frankenstein) inaugurerait la multiplication de chats à ventres disproportionnés, bêtes et cruels, se créant eux-mêmes, clones les uns des autres. Ils tiennent leur force de l'intelligence des êtres qui les fabriquent, de leurs géniteurs avec qui ils rivalisent. Que de luttes contre un père terrorisant, lui-même terrorisé par sa propre mère. Que de scénarios de destruction contre cet homme ressenti comme un tyran qui courbe l'échine devant la mère-patron.

Benoît, dans les écrasements mutuels de Garfield et de son maître, s'appuyait sur mon support indéfectible. Il sollicitait activement ma participation, mes exclamations, mes descriptions de l'action. Il trouvait la place dans notre relation pour ériger un moi puissant, suffisamment capable de survivre aux hostilités

narcissiques d'un père agressant et dénigrant; d'un surmoi réduisant à néant toute velléité d'affranchissement.

Entre cet enfant et moi, il y a eu peu d'échanges de paroles sauf pour résumer les combats qu'il décrivait avec force détails, au fur et à mesure des transformations qu'il imprimait ses constructions. Je l'accompagnais presque exclusivement par onomatopées pour signifier ma présence à sa recherche d'organisation, à sa quête de sens, dans ce monde fracassant.

Parmi ces scénarios créés au fur et à mesure des transformations de la pâte à modeler, Benoît enfouissait régulièrement, à grand coups d'entailles au ciseau, les victimes, les ennemis défaits, dans les entrailles du vainqueur. Ces entailles-entrailles se situaient au niveau du ventre, du dos, du cerveau, de la gorge, ou de la queue. Engloutir, réduire à l'impuissance, au non-être. Mes paroles décrivaient : « Tu enfouis. » « Tu caches. » « Tu rentres en dedans. », « Tu engloutis. », « Tu fais disparaître » (ce qui est toujours contesté parce que le caché, « ça » continue d'être). », « Tu le rends sans défense » (tout autant contesté), « Tu le rends hors d'attaque. » - « Oui! », etc. Je suis sollicitée à me manifester, à grand renfort d'œillades complices, de rires se voulant communicatifs, et de pauses qui attendent une réaction de ma part. Je suis conviée à suivre le déroulement, à y être présente, à renchérir sur ses commentaires. Il pratiquait des incisions dans *ma* pâte, avec *mes* ciseaux, assuré que je demeurerais là, présente, présidant en quelque sorte, lorsqu'il s'appropriait autant ses trésors que ses objets menaçants, en dedans. J'étais le cadre, le dispositif dans lequel il pouvait déposer toutes ces actions.

Benoît façonnait avec application et délice le creux de ses incisions pour y mettre à l'abri ses trésors ou ses ennemis, les *trésors du ventre de la mère*. Paradoxalement, il les soumettait souvent, par la suite, à une série de sévices : il aplatissait, tordait, lançait la boule porteuse et il la traversait d'instruments perforants sous prétexte de donner aux trésors ou aux ennemis une issue de secours.

Un jour, au cours d'une des nombreuses transformations que Benoît faisait subir à son « être » initial, il construisit une hydre à sept têtes. Il me dit qu'elle s'appelait Schizo. Stupéfaite, je lui demandai s'il pouvait épeler ce nom-là : -- « s-c-h-i-z-o ». -- « Sais-tu ce que ça veut dire, schizo? » - « Ça veut dire quelque chose? » - « Eh bien! schizo comme dans schizophrène, ça veut dire tête divisée. » Satisfait, il rajusta chacune des têtes pour qu'elles tiennent bien droites, et leur assigna des noms distincts. Un peu plus tard, il ajoutera : « Je n'ai jamais fait une si belle hydre. » « J'en suis fier! » Éclat de rire triomphant. La séance se termina dans la jubilation la plus complète.

De retour chez lui après notre avant-dernière rencontre, Benoît dit à sa mère : « je suis en colère, j'ai besoin d'une cible : prépare-moi une cible que je dépasse tous mes scores! » Benoît venait de franchir une étape dans sa relation avec moi : depuis quelques séances, plutôt que de lancer pour le soulagement et le plaisir musculaire non coordonné de lancer, Benoît créait des cibles, allant de la tête d'un clown au dessin d'une cible pour tir à l'arc. En comptant les points, Benoît s'évaluait lui-même avec une application aussi intense que s'il se fut agi d'une des guerres interplanétaires qu'il avait si souvent mises en scène. La pulsion n'était pas

inhibée, elle était utilisée comme fondement à une activité constructrice de mesure personnelle.

À notre dernière rencontre, Benoît apporta son « jeu favori ». Il s'agissait d'un vélo transformateur, l'un de ces jouets nouveaux constitués par de multiples pièces de plastique emboîtées les unes dans les autres et dont l'ensemble représente habituellement quelque monstre humain, animal ou imaginaire. Les manipulations auxquelles Benoît soumettait cet objet le transformaient à une vitesse vertigineuse. Ainsi, le dragon devint prince : « *I'm a frog, kiss me and I'll become a prince.* » (Shakespeare, *King Lear*) Ce dernier élément du récit illustre non seulement la capacité de Benoît de jouer avec la transformation elle-même mais atteste aussi de la conscience qu'il avait de sa propre transformation au sein de la thérapie.

Réflexions cliniques : les enjeux de la relation thérapeutique

Après la thérapie elle-même et après ce récit, il me semble que l'élément thérapeutique principal dans ces rencontres fut l'interaction réussie entre l'enfant et sa thérapeute. Benoît m'utilisait, moi et mes instruments, pour sa rappropriation et l'organisation de ses objets internes. Il jouait à les mettre dedans, puis à en vérifier l'état après toutes les épreuves et bouleversements qu'il leur faisait subir.

De temps en temps, il s'assurait que ses agressions n'avaient pas détruit pour vrai ni son monde intérieur, ni sa thérapeute. Il se saisissait alors d'une marionnette loup à grandes dents, l'approchait de mon visage et pressait sur un petit sachet intérieur qui émettait un son de bébé. Il s'esclaffait, soulagé d'avoir encore accès à l'intérieur de lui à ce bébé-loup inoffensif.

Si la définition de l'hydre *Schizo* a procuré tant de satisfaction à Benoît, est-ce parce qu'il avait besoin, à ce moment là, de nommer ses sept têtes folles et de les réunir sous un seul vocable : hydre et schizo? Désormais, la bête (et la division dans sa tête) ne lui fit pas plus peur que le loup à la voix de bébé. La définition lui procurait un cadre, un lieu à l'intérieur de moi pour soutenir la création qu'il faisait et l'amener à trouver, lui aussi, un lieu pour accueillir ses sept têtes imaginaires. On peut aussi se demander quelle partie de lui-même Benoît met en scène dans ces interactions avec sa thérapeute. Les guerres interplanétaires pourraient témoigner d'un besoin d'agir, d'utiliser avec moi ses capacités destructrices sans être destructeur. Tandis que je reconnaissais et contenais ses débordements pulsionnels, Benoît apprenait à vivre avec eux. Il jouait autant le persécuteur que le persécuté sans jamais, avec sa thérapeute, être coincé dans l'angoisse persécutrice. Benoît pouvait récupérer ses peurs, ses agressions, son narcissisme, ses transformations sans revanche. La présence contenante de sa thérapeute à l'expression de son monde pulsionnel intense a mené cet enfant à s'assurer de sa capacité à contenir les vives poussées venant de l'intérieur de lui-même. Il se savait désormais capable de maîtriser les débordements incontrôlés et incontrôlables qui avaient motivé la consultation.

La convergence de l'accueil de la thérapeute et de la capacité de cet enfant à l'utiliser aura permis un déroulement harmonieux des jeux et du jeu de la relation. Les pulsions ont pu acquérir droit de cité grâce à une relation hors de son histoire, une relation contenantante, une relation réellement « sans histoire ».

Christian

Le récit

« Christian vous réclame, dit sa mère au téléphone, il pleure et ne veut parler qu'à vous! » J'avais vu cet enfant de dix ans la saison précédente. Cette consultation s'était interrompue aux vacances d'été, comme c'est si fréquemment le cas dans les thérapies d'enfants d'âge scolaire. Les agressions à l'endroit de la petite sœur ayant cessé, les parents semblaient satisfaits, même si Christian demeurait dépressif. Je n'avais donc pas prévu revoir cet enfant. C'était sans compter sur l'apparition des débuts de la pré-puberté devenue manifeste avec la rentrée scolaire.

Dans la salle d'attente, Christian adopta le même comportement que lors de la première tranche de consultations, la saison précédente. Il s'absorba dans les bandes dessinées qui jonchaient le sol à mon arrivée et qu'il abandonnait sur place, sans même leur accorder un dernier regard.

Dans la salle de thérapie, Christian nous lie d'emblée par la confiance de secrets « sexuels » qui doivent rester entre nous. Il s'agit du sexe de ses professeurs qu'il dessine en tomate et concombre se donnant des baisers. Il tente d'amortir le malaise que lui cause cette confiance, s'efforçant de rire en déclarant que ses copains *croulent* quand il fait circuler ces dessins en classe.

Toujours sous le sceau du secret, il me décrit le sort qu'il réserve à une fillette de l'école, à l'instigation d'un copain : lui faire des crocs-en-jambe dans l'escalier, la clouer au sol, l'aplatir contre les casiers des écoliers, bref, violences multiples pour lesquelles il ne semble, cette fois, ressentir aucune gêne, aucune culpabilité. Il s'agit d'une brutalité crue, en complicité avec son comparse *pour se faire rire*.

Après trois ou quatre rencontres consacrées à ces confidences, Christian entreprend de jouer au bilboquet : boule de pâte à modeler qu'il lance dans les airs pour ensuite l'empaler sur un crayon lors de sa retombée. Plaisir évident. Puis c'est moi qui dois lancer la boule qu'il empale, encore et encore. Plus le trou est béant, plus la déchirure est *dégueulasse*, plus la jouissance est manifeste. « La boule, c'est la tête à Manon », sa petite souffre-douleur à l'école.

Ce jeu sadique m'amène à lui parler de la ressemblance de ce jeu avec les traitements cruels que la mère de Christian avait subis de la part de son frère à elle. Je ne cesse pas pour autant de lancer cette pauvre petite tête massacrée, ponctuant le jeu de mes réflexions et de mes exclamations sur la douleur que devait ressentir cette enfant (sa mère, sa sœur, sa copine) : « Aïe! Que ça doit faire mal! » « Ouch! Elle n'en peut plus! » « Ouf! Quel coup! » Je dois m'appliquer beaucoup pour continuer à participer à ce jeu et l'accompagner dans ses ahanements à chaque trouée de la malheureuse « tête à Manon ». Je poursuis dans

l'attente et l'espoir que nous puissions éventuellement transformer ce jeu d'un sadisme cru et pervers, grâce au travail d'élaboration auquel invitent mes interprétations mettant en parallèle la manière dont le frère de sa mère traitait celle-ci.

Au retour d'une fin de semaine entre garçons avec un ami et d'une soirée avec son père au stade Molson, Christian me propose de jouer au hockey avec lui. Avec la pâte à modeler du bilboquet, il fabrique une boule dont il dit qu'il s'agit toujours de la *tête à Manon* et qu'elle servira de rondelle. Après avoir fixé les buts dans la pièce, il inscrit sur une feuille le nom des gardiens de but que nous avons choisis. Les parties seront de vingt points. Le sifflet résonne. Il est en face de moi, à quelque deux mètres, prêt à faire un lancer que je dois bloquer, et inversement. Chacun son tour. Il n'hésite surtout pas à s'élancer au sol de tout son long pour faire des arrêts spectaculaires. La salle de thérapie n'est pas grande : nous avons chaud, nous l'emplissons de nos éclats de voix à chacun des buts marqués, la boule frappe avec grand fracas, à gauche, à droite et en plein but, selon l'habileté du tir. Parfois, la boule se fend sous l'impact du choc et il a été convenu que c'est moi qui la réparerais. Les points s'inscrivent, les parties se succèdent. Je réclame deux minutes de pause entre chaque partie : j'ai besoin de reprendre souffle. La plupart du temps, c'est Christian qui gagne.

Avant la seconde séance de hockey, je me suis procurée en toute hâte des jambières de soccer pour protéger mes jambes endolories par la violence des tirs de Christian lors de la séance précédente. Les jambières, nous en avons bien rigolé ensemble, étaient indispensables pour protéger la disponibilité de sa thérapeute afin que le jeu continuât.

Un jour, en grand secret, Christian superposa deux chandails de hockey pour se rendre à l'école jusqu'au moment de notre consultation : il m'offrit alors de revêtir celui de mon choix. Il exprimait de cette façon tout l'affect paradoxal qui nous liait dans un sport auquel on ne peut s'adonner qu'avec la collaboration d'un adversaire. Aussi, suggérait-il que nous nous identifions tout en nous distinguant, que nous nous placions, de façon identique, dans des équipes bien distinctes. Vers la 15^{ème} séance, la rondelle que nous lancions cessa d'être la *tête à Manon* ou même la tête de quiconque. Elle n'était désormais qu'une rondelle qui liait, qui faisait le pont entre l'enfant et sa thérapeute dans des échanges vifs et enflammés plusieurs semaines encore.

Lors d'une de nos dernières parties de hockey, confiant qu'il avait gagné sa thérapeute à faire de la place en elle pour le garçon qu'il était, Christian dit : « Maintenant, tu aimes ça le hockey ! » Il était en voie de se dégager de l'obligation de faire mal pour être un garçon; il était en train de se délivrer d'un destin transgénérationnel particulier à sa propre histoire, comme j'y reviendrai un peu plus loin.

Quelques autres activités ont aussi eu lieu pendant nos séances. Ainsi, parfois, Christian se plongeait dans des livres de *Dragon Ball*³ que lui prêtait un compagnon et, alors, presque aucun contact avec moi n'était établi. Pourtant, d'aucune façon, ces activités de lecture solitaire n'ont-elles compromis le lien entre nous : il lisait, j'étais présente. Si je tentais de lire avec lui, parfois, il m'expliquait le déroulement de l'action que, vraiment, je ne comprenais pas.

Nos dernières rencontres se sont terminées par des séances débridées de ligotage mutuel. À grand renfort de rouleaux de papier-cache, nous nous attachions à tour de rôle : mains, pieds, jambes, bras, épaules, tout devenait immobilisé. Le jeu consistait à se libérer en faisant éclater les épaisseurs de papier par la seule force des muscles (en cas d'échec, les ciseaux étaient bienvenus!). Parfois, la chaise tournante, habituellement utilisée par l'enfant, devenait le pivot tout désigné pour attacher le tronc : le papier se déroulait de lui-même au fur et à mesure que la chaise tournait. Le tout était assaisonné de protestations, d'appels à l'injustice, de menaces de vengeance, d'appels à l'aide déchirants et de rires à en perdre haleine. Après s'être attachés, nous nous détachions : ainsi prenait fin une relation intense.

Réflexions cliniques : les enjeux de la relation thérapeutique :

Freud nous dit que si l'état amoureux apparaissant dans le transfert n'est qu'une réédition de faits anciens, une répétition de réactions infantiles, il n'en a pas moins le caractère d'un amour véritable. On pourrait sûrement en dire tout autant du contre-transfert (Laperrière, 1999, 98)

Cependant, tout n'a pas été que présence au jeu avec Christian. Les commentaires et les exclamations constituaient un dialogue accompagnant, sans relâche, l'action quasi omniprésente. J'ai entretenu un discours parallèle, un discours interprétatif, concomitamment à ce qui se déroulait surtout en ce qui concernait les traitements faits, en cours de séance, à la tête à *Manon*. Je décrivais son contentement à infliger des blessures à *Manon*, ainsi que les souffrances de la victime; en même temps, je faisais des liens avec sa propre histoire et celle de sa mère dans ses rapports avec son frère à elle.

Assez tôt au cours de la thérapie avec Christian, j'ai intercalé, entre nos rencontres, des entrevues avec la mère de l'enfant afin de mettre en perspective avec elle l'impact de son enfance chargée de violence sur les difficultés d'organisation psychique que rencontrait son fils, plus particulièrement maintenant, à l'aube de sa définition pubertaire et adolescente. Cette intervention faite en parallèle avec l'un des parents est courante, et s'inscrit en soutien de l'interprétation et de la construction du sens dans l'histoire. Que de fois ne voyons-nous pas les enfants reprendre, dans leurs agissements aussi bien que dans leur dynamique intérieure, l'histoire parentale? Que de fois les parents eux-mêmes sont-ils inconscients de la signification et de l'impact de leur propre histoire sur la vie de leurs enfants? Le travail du thérapeute avec les parents, lorsqu'il y a lieu, permet souvent de mieux cerner ce qui est en jeu dans les dynamiques intergénérationnelles entourant l'enfant.

Ainsi, en ce qui concerne Christian, le dévoilement par sa mère des brutalités qu'elle avait subies de la part de son propre frère a donné lieu à des interprétations qui allaient dans son histoire bien au-delà du registre du présent. Je suis encline à croire que l'ouverture de la mère à ses projections, sur son fils, des effrois éprouvés jadis à l'égard de son propre frère ait contribué à ce que Christian accède à une position interpersonnelle où la torture et la cruauté n'imposaient plus leur loi aux expressions d'attachement.

La famille toute entière en ressortit plus dégagée. Du fait de ne plus entretenir de la même façon la frayeur des cruautés de son frère, la mère ne surprotégeait plus ses filles contre ces attaques projetées. Les enfants ont pu établir entre eux des rapports de liberté : Christian jouait même au hockey avec sa sœur, sans que la mère l'interdise de peur que la petite en soit massacrée.

En plus, ces révélations ont soutenu la thérapeute dans sa présence indéfectible au jeu et à sa signification, même au cœur de l'expression du sadisme le plus cruel. La capacité de mettre en lien les éléments historiques, la confiance dans la justesse de l'intervention interprétative ont été déterminantes dans l'indéfectibilité maximum dont disposai la thérapeute dans ces circonstances éprouvante.

Au moment de partir définitivement, Christian laissa une affiche sur la porte de la salle de thérapie : « Bienvenue au pays du *masking tape* », invitant, en quelque sorte, d'autres enfants à connaître une relation de confiance dans laquelle on peut, sans crainte, jouer à se « *ligoter* », puisqu'il venait de faire la preuve de sa liberté à devenir le garçon qu'il choisirait d'être.

Danièle

Le récit

Dans la salle d'attente, Danièle préparait son scénario, toujours le même : après avoir fait grand usage de la sonnette, ⁴ elle laissait la porte extérieure grande ouverte, hiver comme été, et prenait bien soin de ne pas être là où j'aurais pu la trouver. Elle se cachait, à l'intérieur ou aux alentours de l'escalier extérieur. Elle me faisait appeler, attendre, chercher, m'inquiéter, m'impatisser, avant de sortir de sa cachette. C'est dans cette veine de « cache-cache » que commençaient la plupart de nos rencontres.

Dès les premiers instants, Danièle manifeste clairement sa réticence, voire sa résistance, à consulter. Elle a dix ans et a déjà été soumise à plusieurs évaluations concernant des difficultés neuropsychologiques dont elle serait victime. Si elle est maintenant amenée en psychothérapie, c'est à la suite d'un commentaire de son professeur qui trouvait qu'elle souffrait d'un manque de sécurité et de dépendance. Ces paroles eurent un effet déterminant sur la mère de Danièle qui avait éprouvé elle-même une difficulté majeure d'organisation spatio-temporelle. Elle craignait (ou projetait), les mêmes incapacités chez sa fille.

Pour sa part, le père de Danièle affichait une allure des plus débonnaire : « pas de problème », « ne vous en faites pas », « ma femme s'inquiète toujours », « tout va très bien, je vous assure. » Il ne s'interposait pas dans le couple de sa femme et de sa fille, (ni dans celles de sa fille avec sa thérapeute) laissant les peurs de l'une envahir l'autre. Il avait le beau rôle de celui qui donne à chacune ce qu'elle lui demande, sans trop se préoccuper de ce qu'elles vivent ensemble.

Aussitôt entrée dans la salle de thérapie, Danièle suggéra qu'on aille jouer dehors. J'entrepris de lui parler de son désir de n'être pas ici. Aussitôt, elle m'interrompit : « Pourquoi je suis ici? » J'avais à peine commencé à lui répondre au sujet des inquiétudes de sa mère, que Danièle me coupa : « C'est moi qui cours

le plus vite de la classe! Je cours même plus vite que X qui est plus vieux que moi et qui dit qu'il court le plus vite de l'école! » (J'apprendrai plus tard qu'elle avait effectivement gagné une médaille d'or dans une compétition interprovinciale de course dans sa catégorie d'âge.)

Danièle excellait dans plusieurs sports et aurait voulu que j'aille au parc avec elle pour m'en faire la démonstration, sous-entendu, pour se mesurer à moi (ou plus précisément, que je perde la face, reconnaîtrai-je plus tard). La réponse ne pouvait attendre, mes pensées se bouscullaient! S'agissait-il d'une fuite hors du cadre, hors de la relation, était-ce sa façon de m'annoncer qu'elle allait gagner et ne prendrait pas les risques d'être celle qui avait besoin d'aide? Me lançait-elle un défi sur le plan sportif, sur le plan pouvoir où elle espérait que j'obtempère à sa demande? Nous situait-elle tout de go dans le conflit mère-fille? Ouf! Danièle courrait vite, j'en conviens : on était tout de suite dans le bain transféro-contretransférentiel.

Nous avons néanmoins joué exclusivement dans la salle de thérapie et les pièces attenantes :

- classement répété, sinon répétitif, de petits animaux de plastique selon leur vitesse de course : ses animaux arrivant au but bien avant les miens.
- hockey sur papier, avec grand choc de crayons selon les trajectoires de la rondelle; les règles pouvaient changer selon l'état des scores ou les stratégies utilisées de sorte que je en pouvais me retrouver en tête bien longtemps ou souvent.
- jeu de courte échelle qu'elle fabriqua avec des obstacles qui n'avaient pas la même valeur de points pour elle ou pour moi. Parfois, elle changeait mon pion de place pour que la partie se poursuive plus longtemps ou pour s'avantager elle-même, mais jamais en réciproque.
- jeux de cache-cache dans les différentes pièces de mon bureau où mes astuces (à grand renfort de crampes de toutes sortes) étaient déclarées illégales. Danièle ne faisait pas preuve de beaucoup d'ingéniosité dans ce jeu : se cacher, en soi, ne semblait pas vraiment lui procurer du plaisir. Ne pas être découverte, me faire « poireauter », au contraire, la rendait exubérante!
- spectacles de marionnettes exécutés, en anglais devant sa mère quand elle venait la chercher en fin de séance. L'un des scénarios fut le lièvre et la tortue : bien sûr, je fus la tortue. Danièle ne supportait pas quelque inventivité de ma part. J'étais toujours aux prises avec les réparties : il fallait que je devine ce qu'elle attendait comme réponse et l'expérience m'enseigna que rien ne pourrait la satisfaire, que ma réplique ne serait pas celle qu'elle attendait, qu'elle ne serait pas la bonne.
- et elle a passé beaucoup de temps pendant plusieurs séances, à appliquer de la peinture sur de petits modèles automobiles avec mes crayons PERSONNELS de calligraphie que, par mégarde, (par malheur, par masochisme, allons donc y voir, ce qui a pu être déposé en moi!) j'avais laissés sur une des tables de mon bureau. C'était comme si elle avait utilisé le maquillage, le bâton de rouge à lèvres de

sa mère pour l'écraser sur des objets inanimés. Dois-je dire que je me sentais encore pire qu'une mère dont la fille utilise le maquillage, et qui n'ose pas trop reprendre ce qui lui appartient parce que sa fille pourrait en retirer quelque bénéfice de croissance! Effectivement, la mise en scène était à la fois subtile et source de confusion : le jeu était de converser, de « communiquer » ainsi sur les thèmes suivants : « Moi, j'aime...; et toi, qu'est-ce que tu aimes? » « Moi, je déteste...; et toi, qu'est-ce que tu détestes? » Comme si elle tentait de me définir et de se définir comme le font les pré-adolescentes : Je l'accompagnais, je dois dire maintenant naïvement, à la découverte de ses images d'identification et de différenciation.

Danièle était rarement satisfaite du matériel disponible : « Ta pâte à modeler pue : dégeu! » « Tu n'as pas de peinture? Comme je n'avais évidemment pas tout ce qu'elle voulait, au propre comme au figuré, (maintenant je le traduis par : je n'avais rien, et j'étais amenée à me sentir rien!) elle m'envoyait constamment chercher autre chose, dans un jeu sadique où je ne pouvais pas revenir avec le bon objet, comme dans les situations de réparties dans les saynètes de marionnettes.

En plus de toutes ces mises à distance, de ses dégoûts, de ses tentatives de domination, de démolition morale, bref des violences qu'elle m'infligeait. Danièle déployait tout un arsenal pour se convaincre qu'elle était « capable toute seule », qu'elle n'avait pas besoin de moi : « Je cours vite. » « Je suis championne. » « J'ai beaucoup d'amis. » Elle fit la preuve de ce dernier propos en portant sur elle-même un T-shirt sur lequel les 36 élèves de sa classe avaient apposé leurs autographes au crayon indélébile. Du coup, je fus épatée. En élaborant un peu plus le contre-transfert du moment, je traduirais maintenant : « tiens, toi! »⁵ Et Danièle engagea un long jeu où elle tentait de se souvenir, lorsque j'apposais le doigt sur elle, lequel de ses amis avait signé juste à cet endroit-là. Elle faisait ainsi la preuve qu'elle n'avait pas besoin de thérapie, qu'elle n'avait pas besoin de moi qui, de toute façon, ne savais pas ce dont elle avait besoin et, par conséquent, ne pouvait le lui donner.

Deux saisons plus tard, la thérapie de Danièle prit fin peu après une rencontre avec ses parents. Ils ne souhaitaient pas poursuivre les consultations pour Danièle si elle n'en avait pas vraiment besoin. Or, l'urgence qu'ils avaient sentie pour la consultation de leur fille s'amenuisait du fait que Danièle se montrait de plus en plus engagée dans sa vie, ses activités et ses amitiés. Leur proposition était de faire relâche pour quelque temps, de donner sa chance au coureur, et d'aviser par la suite. J'avais le profond sentiment que le travail n'en était qu'à ses débuts, que nous travaillions en faux-self et que nous étions loin d'avoir accédé aux méandres de haine et de rage qui géraient les profondeurs psychiques de Danièle. Nous avons, néanmoins aménagé quelques rencontres de terminaison, avec la possibilité d'une reprise de nos sessions si le besoin s'en faisait sentir.

Réflexion clinique : les enjeux transférentiels

Danièle s'est présentée avec un faux-self et ses parents demandaient qu'il soit renforcit. Tout comme elle me réduisait à rien, ainsi faisait-elle à l'égard de son moi profond, celui de la vulnérabilité, celui de la peur, celui qui sent, qui vit la détresse de ne pas avoir de parents.

Des parents? Qu'à cela ne tienne! Je suis une championne. D'autres diront, je suis un héros interplanétaire, je suis un sauveur, j'ai une arme toute-puissante contre la frayeur qui s'appelle méga, mégalo, mégalomanie.

La différence entre Danièle et Benoît, par exemple, c'est que Danièle ne se vit pas triomphante, glorieuse, toute puissante. Son arme l'est, pas elle. Elle agit dans sa vie la domination, la cruauté d'un moi postiche, d'un moi fétiche qui étouffe, torture et tyrannise l'autre moi enfermé dans la tour, celui qui est vulnérable, qui ne sait comment être avec un autre sans s'engluer, sans se perdre dans des éprouvés qui menacent de tout faire éclater parce qu'il n'y a rien pour les entourer, les contenir, les insérer dans un endroit où ils seront traités, non comme pelletterie mais comme peau vivante, à la couleur des affects.

Les assauts du faux-self, les déguisements de la psyché, les astuces moïques m'ont tenue à l'écart et mise à distance. Je n'ai pas eu accès au moi emmuré. Je l'entendais pourtant! J'entendais des échos de sa voix cassée. Je n'avais pas la clé pour ouvrir le cachot. Je me suis contentée de m'adresser au geôlier qui en a profité pour renforcer ses défenses, et tromper tout le monde avec ses manigances, ses tricheries pour faire bonne figure, gagner tous les combats et avoir le dernier mot.

Conclusion

Dans ces récits, je me suis placée au plus près du concret des séances pour illustrer les formes du discours avec lesquelles compose la thérapeute d'enfants. Ce cadrage met en évidence les métaphores qui sous-tendent le processus thérapeutique. Il illustre l'usage fait de la thérapeute en tant que partie du cadre de par sa disposition contre-transférentielle en regard du mode de relation transférentiel de l'enfant.

La présence au jeu, à l'action, aux émotions, et surtout à l'expérience de la rencontre des psychismes, est au cœur du devoir de disponibilité psychique de la thérapeute. L'engagement qu'elle a pris à l'égard du désir de l'enfant l'amène à se prêter aux imaginaires qui lui sont présentés : dessins, pâte à modeler, guerres interplanétaires, Garfield, Dragon Ball, bilboquet, hockey, ligotage, cache-cache, compétitions à la course, en somme, toutes les formes du jeu que prend l'expression du psychisme.

Il est apparu que cette disponibilité peut subir des mises en échec susceptibles de compromettre la poursuite du travail : les enjeux de la relation s'estompent, le discours thérapeutique reste en suspens, le jeu ne se joue pas, la parole ne naît pas, les constructions du château psychique se figent. Les mouvements transférentiels

sont soumis aux assauts et aux astuces de l'inconscient qui déjoue notre vigilance. Le risque se profile de perdre toute perspective dans nos propres points aveugles où se dérobent des pans entiers du tableau. Pour la thérapeute et l'enfant, la remise inlassable sur le métier, dans l'après-coup, permet de remanier la perspective des enjeux cliniques et d'élaborer des interventions ajustées au plus près des scénarios qui se déploient. Ainsi, le jeu continue-t-il d'en valoir la chandelle.

Micheline Gérin-Lajoie,
571 Champagneur
Outremont
QC H2V 3P4
micheline.lajoie@st-donat.net

Notes

1. J'ai choisi les noms des enfants de sorte que leurs initiales forment l'acrostiche ABCD.
2. Garfield, bandes dessinées à propos d'un chat gourmand et paresseux qui méprise la naïveté de son maître John.
3. Dragon Ball : série de bandes dessinées où il est question de puissance, de combats interstellaires, de sauvetage de la planète et ses habitants. La majorité du texte se lit comme suit : « WOW! », « AAAHHHH! », « CRRASHHH! », « BOOUUM! », « SWIIICH! », etc.
4. Le plus possible, je fais en sorte que les enfants, dès 10 ans, se présentent seuls à leur thérapie, et que les parents viennent les chercher après leur séance.
5. L'origine du mot tennis en anglais comme en français vient de la transformation anglaise du mot français tenez (*Tiens-toi!*). L'expression québécoise *quins-toé* met encore plus en évidence la violence et le triomphe du lanceur.